

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: [6] (1903)

Heft: 7

Artikel: Le gardian de la Camargue

Autor: Figuier, M. Louis

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252826>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAÎSSANT



A PORRENTRUY



N° 7

Supplément du Dimanche 15 Février

1903

Le Gardian de la Camargue

(Suite)

Mais, avec quelques caresses données à l'animal, elle réussit à se faire suivre jusqu'à l'étable du Maset, où il entra sans difficulté.

Lorsqu'elle se remit en marche, Manidette crut apercevoir une ombre humaine s'allonger sur le sable. Effrayée, elle se mit à courir, pour rentrer au Sansouïre.

Toute sa famille, assise devant la porte de la masure, attendait son retour avec impatience. Alabert, qui était allé à sa rencontre, revint au rode, en même temps que la jeune fille y arrivait tout essoufflée. Après avoir expliqué, non sans hésitation, la cause de son retour à une heure si tardive, en disant qu'elle s'était égarée dans les landes, Manidette parla longuement de la belle messe des Saintes-Maries, de l'affluence des pèlerins, et termina en annonçant la course de taureaux qui devait avoir lieu à Aigues-Mortes le dimanche suivant; mais elle ne fit aucune allusion à son vœu, ni à Bamboche, ni au Sangard.

« Te voilà quasiment mariée, ma fille, lui dit Fennète à voix basse, en lui donnant le baiser du soir; les saintes béniront le choix de ton cœur. Je sais respecter un secret, et je ne te parlerai plus de ton engagement mystérieux; mais rappelle-toi que je suis vieille, et qu'avant de mourir, je voudrais connaître celui à qui tu as donné ton cœur. »

Pour toute réponse, Manidette cacha sa tête dans le sein de son aïeule.

La jeune fille ne dormit pas. Elle pensait au moyen de retourner au Maset, aux soins à donner au Sangard, à l'espoir de le guérir avant le prochain dimanche.

XIII

Le lendemain, comme elle allait sarcler quelques herbes, dans le jardin potager, pour ses lapins, elle posa sa corbeille à terre, et s'assit sur un petit tertre qui dominait le jardin. Le temps était clair, on apercevait de là le Maset, et tout en essayant de distinguer la petite bicoque au milieu de la lande, la jeune fille se mit à chercher un prétexte pour s'y rendre. Elle était là encore, immobile et songeuse, lorsque Alabert vint à passer, la carabine sur l'épaule. Il s'arrêta devant elle.

« Si vous vouliez aller jusqu'au Maset, lui dit-il d'un ton de voix assez naturel, quoique un peu tremblant, vous y trouveriez des herbes bien meilleures pour vos lapins, que les choux et les poireaux. De plus, les rollets et les jons que vous pourrez rapporter, remplaceront avantageusement le son et l'avoine que vous leur prodiguez un peu trop largement peut-être. »

La jeune saunière alla bien vite faire part à sa mère de ce conseil, et quelques minutes après, sa corbeille sur la tête, elle se dirigeait prestement vers le Maset.

Elle trouva le Sangard en voie de guérison. Elle appliqua, de nouveau, des simples sur ses blessures; elle lava ses naseaux avec de l'eau fraîche, et passa un vieux peigne sur l'extrémité soyeuse de sa longue queue. Le taureau, qui se sentait redevenir vigoureux et superbe, regardait sa libératrice avec des yeux dilatés par la reconnaissance. Cependant, le colosse flairait à grand bruit la corbeille que Manidette avait posée à terre. Il n'eut pas de peine à en ôter le couvercle,

et il eut bientôt englouti les quelques poignées de son et d'avoine qu'elle renfermait.

Comme la jeune fille revenait joyeusement, elle aperçut de loin le douanier appuyé contre une camelle. Ses yeux étaient rougis par les larmes, et il lui fit signe qu'il avait à lui parler. Manidette posa son fardeau à terre, et s'assit sur un tertre. Il l'eut bientôt rejointe, et lui prenant la main :

« Vous avez juré aux saintes Maries de n'aimer que Bamboche, lui dit-il, d'un accent ému; vous voilà donc comme sa femme, et qu'il vous épouse ou non, vous ne devez jamais en épouser un autre. Je n'ai plus de conseils à vous donner, ajouta-t-il avec mélancolie, et puisque vous voilà la fiancée du gardian, je vous prie d'oublier tout ce que j'ai pu dire de malveillant sur son compte. Mais, en donnant son amour à un homme, on peut conserver son amitié à un autre, n'est-ce pas, *doumaiselette*? Celui qui vous a bercée dans ses bras, qui, pour vous voir grandir, n'a jamais voulu quitter le Sansouïre, celui qui n'a aimé que vous, enfin, réclame votre confiance et votre affection. Pourquoi m'avez-vous caché la courageuse entreprise de guérir le Sangard? Je suis allé vous prendre au Maset, avec la fièvre de l'anxiété. Vous seriez perdue de réputation, si l'on savait que vous soignez le taureau de Bamboche; mais je ferai si bonne garde, que nul ne pourra vous en voir approcher. Comme autrefois je guidais vos pas et préservais votre faiblesse sur le sable des landes, je voudrais, aujourd'hui, pouvoir vous suivre et vous protéger dans une vie nouvelle. Que voulez-vous que je devienne, si je n'ai pas la consolation de vous aider à être heureuse? »

Manidette s'était levée, et, reprenant sa corbeille d'une main, elle tendit l'autre à Alabert.

« Vous serez toujours mon meilleur ami, lui dit-elle. C'est vrai, j'aime Bamboche, qui ignorera peut-être le serment qui me lie à lui; mais il me reste à vous apprendre qu'il est digne de mon amour. »

Et, sans se douter de la torture qu'éprouvait Alabert, elle lui raconta l'histoire mystérieuse du cierge de l'église des Saintes-Maries et les détails de sa rencontre avec le gardian dans la lande solitaire.

La jeune saunière et le douanier marchaient lentement vers le Sansouïre, et pendant que la fillette parlait avec animation, Alabert écoutait, silencieux et surpris.

« Vous m'aideriez à sauver le Sangard, vous m'accompagnerez dimanche à Aigues-Mortes, et je vous aimerai comme un frère, » dit Manidette, en embrassant Alabert sur le seuil de la mesure.

La jeune fille était déjà entrée dans la maison, que, pâle et tremblant, le pauvre douanier restait toujours immobile à la porte.

« Hélas! pensait-il, faudra-t-il me priver aussi des innocentes caresses qui depuis sa naissance ont fait ma félicité? »

Cependant, rétabli par les soins attentifs de Manidette, le Sangard était redevenu le fier palusin qui faisait trembler toute la Camargue sous son farouche regard. Son poil luisant avait repris le reflet de l'ébène

polie; l'étoile blanche brillait d'un nouvel éclat sur son front; son œil lançait des jets de flamme, ses naseaux fumaient sous l'ardeur de la jeunesse, ses flancs robustes reposaient sur ses jarrets de fer. Il mugissait, non plus de douleur, mais d'impatience. Le roi des pinèdes était retrouvé; impétueux, courroucé, il labourait, de son vaste pied, le sol humide de l'étable.

Le samedi soir, la porte du Maset s'entr'ouvrit doucement, et Manidette apparut sur le seuil. Apaisé tout à coup, le colosse regarda la jeune fille avec une singulière expression de tendresse, tandis que sa queue se livrait aux évolutions les plus folles. La jeune saunière avait son tablier rempli de rubans, elle en décora les cornes du taureau, puis, ouvrant la porte :

« Te voilà libre, mon beau Sangard, lui dit-elle. C'est demain course à Aigues-Mortes, soutiens l'honneur de Bamboche. »

Le Sangard, qui, quelques minutes auparavant, ne pensait qu'à aller retrouver les marécages de son agreste royaume, maintenant immobile au milieu de l'étable, hésitait à la quitter. Manidette, étonnée, l'encourageait de la voix, lorsque, soudain, le galop d'un cheval et la sonnette d'un dondaine retentirent dans la plaine. Un bruit de pas inégaux et lourds se fit entendre en même temps. C'étaient Bamboche et Drapéau qui conduisaient la manade à Aigues-Mortes, pour la course du lendemain. La vue de ce noir troupeau qui se rendait au combat, fit jaillir du feu des yeux du Sangard. Il partit comme un trait, et alla se joindre à la manade; mais comme la nuit était sombre, le gardian ne vit pas que le roi de la lande reprenait sa place à la tête de son armée sauvage. Pour recruter quelques taureaux de plus, la caravane parcourut ainsi les pinèdes et les marais. Grossissant sans cesse et galopant dans le silence de la nuit, cette lourde cohorte, conduite par un seul gardian, avait un aspect fantastique. Pendant quelques minutes, un bruit confus de pas interrompit le silence des landes, puis le désert reprit son calme, et la nuit sa tranquillité.

XIV

Bien que située en dehors du delta du Rhône, Aigues-Mortes peut être considérée comme la capitale de la Camargue, car la nature qui l'entoure offre les caractères étranges et monotones qui appartiennent à l'île provençale.

On a admis longtemps, qu'après avoir baigné les murs d'Aigues-Mortes, la mer s'en était éloignée peu à peu. A une certaine époque, la Méditerranée occupa, en effet, tout le littoral actuel, mais ce fut bien antérieurement à la fondation de cette ville.

Aigues-Mortes, dont la fondation remonte au huitième siècle, n'a guère compté comme ville importante, que vers le douzième. Elle relevait alors d'une riche abbaye, dont on voit les ruines sur une petite éminence qui domine une plaine marécageuse. A cause du chant continual que les moines, en se succédant les uns aux autres, y faisaient entendre nuit et jour, cette abbaye s'appelait *Psalmodie*.

Lorsque saint Louis résolut d'aller guerroyer en Palestine, il acheta à Raymond, abbé de Psalmodie, la ville d'Aigues-Mortes, pour s'y embarquer. Bien que suzerain des provinces méridionales, le roi de France ne possédait, en effet, aucun de leurs ports de mer. Pour protéger les pèlerins, les croisés et les marchands, et en même temps pour défendre sa nouvelle ville, saint Louis fit éléver une espèce de forteresse, qui reçut le nom de *tour de Constance*, sans doute pour rappeler la persévérence mise par le pieux monarque dans l'accomplissement de ses projets de croisade. Le port fut agrandi, et tout dévot qu'il fût, saint Louis n'hésita pas, pour activer les travaux, à faire enlever les tombeaux de l'antique cité de Maguelonne, berceau de Montpellier, et à les faire servir aux constructions. Ces matériaux étaient sans doute précieux dans une contrée dénuée de pierres, mais la superstition vit dans ce sacrilège la cause des malheurs qui fondirent en Orient sur les croisés.

A son retour de la Palestine, saint Louis s'occupa d'environner Aigues-Mortes de remparts épais pour la garantir des vents furieux, des tourbillons de sable et des inondations du Rhône, en même temps que des invasions des Sarrazins et des pastoureaux.

Il dut pourtant repartir pour la terre sainte, sans avoir pu mettre son projet à exécution. Ce fut Philippe-le-Hardi qui, après avoir accompagné à Paris la dépouille mortelle de saint Louis, revint à Aigues-Mortes, pour y réaliser le vœu de son père. Les remparts furent construits sur les dessins de ceux de Daniette, en Egypte. De forme rectangulaire, couronnés de créneaux, percés de meurtrières et coupés de grosses tours, ces remparts ont été si solidement établis, que, ni les révoltes des hommes, ni les cataclysmes de la nature, ni la main pesante du temps, n'ont pu jusqu'ici les ébranler. Tels ils étaient au douzième siècle, tels ils sont aujourd'hui,

d'hui, et tandis qu'autour d'eux la terre et les eaux, les êtres et les plantes se sont transformés, leur profil dentelé se dessine toujours sur l'azur du ciel, comme une image immuable du passé.

Isolée au milieu d'une plaine marécageuse toute sillonnée de canaux, Aigues-Mortes ne possède, en fait



À la source

(D'après le tableau de E. Munier)

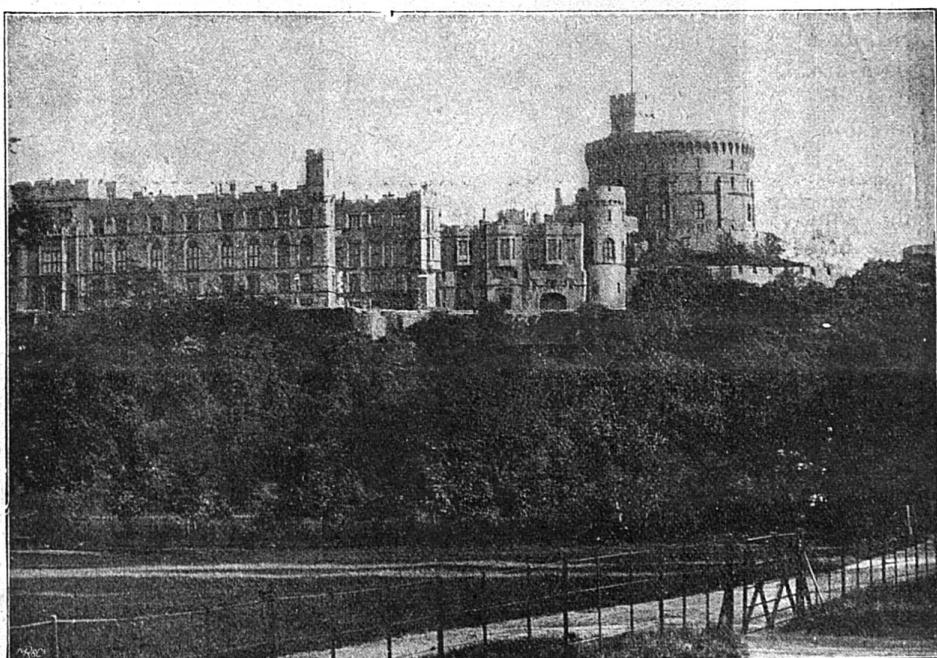
de route, qu'une longue chaussée, élevée sur des étangs profonds. Une sorte de tour, appelée *la Carbonnière*, qui faisait partie des fortifications de la ville, s'élève au milieu de la chaussée, à un quart d'heure de marche d'Aigues-Mortes. C'est, en quelque sorte, la porte du territoire de cette ancienne cité. Cernée de tous côtés par des marécages saumâtres, par des lacs salés

et des canaux de navigation, qui, comme les fils d'un écheveau embrouillé, s'enchevêtrent sous ses murs, Aigues-Mortes, avec l'immense tour qui la domine et les remparts épais qui la protègent, semble avoir arrêté la marche du temps sous ses créneaux.

Pendant que la vue de cette ville, oubliée par les siècles, transporte l'imagination à l'époque du moyen âge, le désert qui l'environne éveille la pensée des plus lointains pays, car les environs d'Aigues-Mortes rappellent les campagnes de l'Egypte et de la Judée.

Les villes et les centres de population s'élèvent d'ordinaire au milieu d'un pays fertile et cultivé, sorte de rayonnement de la civilisation; ou bien ils sont bâtis au bord d'une mer qui fait leur prospérité, en facilitant le commerce et l'industrie. Aigues-Mortes seule ne participe ni aux richesses de la terre ni à

soit que, remplies de roseaux à demi pourris, elles exhalent une odeur fétide, ou que, servant au transport des ouvriers sauniers, elles présentent le spectacle de la misère et de la souffrance, ou bien que rapportant du poisson, elles disparaissent à moitié sous les filets qui les enveloppent d'un réseau noirâtre, ou que, lessées de houille, elles descendent des Cévennes comme des navires en deuil, les barques de canal donnent au paysage qui entoure Aigues-Mortes une tristesse de plus. Nul accent joyeux, nulle vive nuance, ne viennent animer cette solitude silencieuse. Toute gaieté y disparaît, en même temps que tout bruit s'y efface. Chaque empreinte laissée sur cette plage est bientôt balayée par le vent. Le roulement des charrettes, le pas des hommes et le galop des chevaux, s'amortissent dans le sable des landes, et nul écho ne s'y rencontre.



Le château de Windsor

celles de la mer. Autour de ses remparts s'étendent des maremmes dangereuses, dont les méphitiques miasmes éloignent la végétation, en même temps que les hommes. Quelques landes humides s'allongent sur des marais verdâtres; des taureaux farouches paissent dans de fangeux pâturages; un mistral aigu soulève des flots de sable, qui se mêlent aux moustiques pour obscurcir les airs; enfin, muettes et ensevelies dans les canaux, les rivières qui traversent ce territoire vont tristement se rendre dans la mer. Au lieu d'apporter la gaieté et l'animation, les barques mêmes semblent faites pour inspirer de sombres pensées. Noires, silencieuses comme des bières, elles avancent lourdement sur ces fleuves endormis. Des marins amaigris et jaunis par les fièvres les dirigent d'un air taciturne. Soit que, chargées de sel, elles aient été cadenassées, et qu'un morne douanier accompagne la cargaison;

pour répéter le cri des oiseaux qui traversent rapidement les airs. Les rafales mugissantes du mistral sont les seuls refrains qui vibrent dans l'atmosphère.

Comme l'indique son nom, Aigues-Mortes a toujours été, même au temps de sa splendeur, un triste séjour. La plaine qui l'entoure n'a jamais été ni saine ni fertile. Les habitants supplièrent plusieurs fois saint Louis d'appeler leur ville « Bonne par force »; mais ce fut en vain, ils durent se résigner à accepter le baptême qu'elle avait reçu dès sa naissance.

De vastes étangs, qui servaient d'abri aux navires, s'étendaient autrefois jusque sous les murs de la ville; les vaisseaux entraient dans ces étangs par de larges canaux qui communiquaient avec la Méditerranée.

(A suivre).

Louis FIGUIER.



Le drame du faubourg (de J. Schikaneder).